

MOTSCH, ANDREAS. *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*. Québec, Septentrion / Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, 300 p. ISBN 2-89448-184-5

Catherine Broué

Volume 4, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Broué, C. (2006). Compte rendu de [MOTSCH, ANDREAS. *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*. Québec, Septentrion / Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, 300 p. ISBN 2-89448-184-5]. *Rabaska*, 4, 182-183.
<https://doi.org/10.7202/201790ar>

MOTSCH, ANDREAS. *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*. Québec, Septentrion / Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, 300 p. ISBN 2-89448-184-5.

L'analyse du discours ethnographique à l'œuvre dans le texte original intégral des *Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* du jésuite Joseph-François Lafitau, dont la première édition française remonte à 1724, se place d'emblée à la croisée de plusieurs disciplines. L'étude discursive autant qu'historique de ce texte, considéré comme l'un des piliers de la littérature de voyage de la Nouvelle-France que nous propose Andreas Motsch, revisite en effet les fondements de l'écriture ethnographique et met en évidence les présupposés et les parti-pris qui ont alimenté et alimentent encore bien souvent une vision réductrice du monde amérindien et une lecture univoque de la littérature de contact.

C'est bien sûr *a posteriori* que l'on peut considérer Lafitau comme le « fondateur de l'ethnologie comparative et précurseur de l'anthropologie scientifique ». En son temps, l'ouvrage n'a pas eu le retentissement escompté sans doute par ses éditeurs : effet de mode ? Les *Relations* jésuites du siècle précédent, puis le formidable succès des récits successifs d'Hennepin ou ceux de La Hontan, donnaient vraisemblablement un air de déjà-vu à cette somme du savoir européen sur les peuples américains. Andreas Motsch montre justement avec brio que ce n'est pas tant la nouveauté du discours sur l'autre qui fait l'exemplarité de l'ouvrage de Lafitau que son agencement même, et, par conséquent, la posture historique, téléologique et épistémologique qui le sous-tend.

Le projet des *Mœurs* de Lafitau s'inscrit dans un contexte historique bien particulier, qui fait l'objet du premier chapitre de l'étude d'Andreas Motsch : celui d'une crise théologique et philosophique suscitée par la découverte du Nouveau-Monde, dont on n'a pas encore tout à fait circonscrit les limites au début du XVIII^e siècle, et de la montée du rationalisme, phénomènes qui ébranlent sérieusement l'autorité de l'Église. Jésuite, Lafitau tente de battre les rationalistes sur leur propre terrain, en réconciliant l'altérité américaine avec l'unicité du plan divin ; en proposant une explication rationnelle de l'origine des Amérindiens et en rapprochant leurs mœurs de ceux des peuples de la première Antiquité, il gomme en quelque sorte la différence amérindienne au profit d'une vision théocentrique du monde et met en place un système comparatif à l'efficacité redoutable. L'altérité matérielle et sociale amérindienne devient, sous la plume de Lafitau, un simple produit de l'histoire et des desseins secrets de la Providence divine, une variante d'un passé déjà vécu par l'Occident.

Cette orientation idéologique et méthodologique de Lafitau imprime ainsi un biais au monde amérindien et à ses catégories cognitives relatives au temps, à l'espace et à l'agencement du monde (c'est l'objet du chapitre 2) : l'analyse du discours des *Mœurs* révèle un cadre spatio-temporel familier à notre modernité occidentale, où le temps est conçu comme une entité objective et non relative et où l'espace est envisagé d'un point de vue utilitariste, privé de toute dimension ontologique ou spirituelle. Là réside d'ailleurs le point nodal de la pratique ethnographique, source et produit d'une tension entre altérité et identité, du « réinvestissement d'une altérité par une rationalité étrangère ». Andreas Motsch souligne à juste titre à quel point les conceptions amérindiennes du temps et de l'espace diffèrent radicalement des conceptions européennes et ne peuvent être circonscrites par une interprétation strictement utilitariste de la vie humaine. L'intérêt du texte de Lafitau est qu'il laisse justement sourdre, par ses jugements de valeur et ses contradictions, cet affrontement des rationalités.

Le troisième et dernier chapitre fait ressortir la vision fonctionnaliste du discours anthropologique en général et de Lafitau en particulier. Expression d'une vision européenne de l'Amérindien caractérisée par « des notions négatives tels le manque, le besoin, la nécessité ou la passivité », la description que donne les *Mœurs* des coutumes et activités des peuples amérindiens est curieusement, selon M. Motsch, plus nuancée ou du moins plus ambivalente dans la version originale française que dans l'édition anglaise. Du don au rôle social des hommes et des femmes, en passant par la monnaie chargée de sens que constitue la porcelaine, le texte de Lafitau décortiqué laisse percevoir des nuances, des contradictions et des questionnements qui ne peuvent que sensibiliser le lecteur à reconsidérer la différence américaine et l'écriture de cette différence telle qu'elle se déploie dans la littérature de contact.

Mais résumer en quelques paragraphes l'étude d'Andreas Motsch ne lui rend certes pas justice : au-delà de la pertinence de sa lecture critique de ce monument de la littérature de voyage, c'est dans la complexité des enjeux épistémologiques de la pratique ethnographique que cet ouvrage déploie toute sa profondeur et suscite une réflexion porteuse.

CATHERINE BROUÉ
Université du Québec à Rimouski